



## Du *Troïlus et Cressida* de Shakespeare à *La Violence et le Sacré* de René Girard...

Jean-Marie André

jeanmarieandre.com

A Yves-Marie Voiment †

... O, when Degree is shaken  
Which is the ladder to all high designs,  
The enterprise is sick ! How could communities,  
Degrees in schools, and brotherhoods in cities,  
Peaceful commerce from dividable shores,  
The primogenitive and due of birth,  
Prerogative of age, crowns, sceptres, laurels,  
But by degree, stand in authentic place ?  
Take but degree away, untune that string,  
And, hark, what discord follows ! Each thing meets  
In mere oppugnancy : the bounded waters  
Should lift their bosoms higher than the shores,  
And make a sop of all this solid globe :  
Strength should be lord of imbecility,  
And the rude son should strike his father dead :  
Force should be right ; or rather, right and wrong,  
Between whose endless jar justice resides,  
Should lose their names, and so should justice too\*.

Shakespeare. *Troïlus et Cressida*. Acte I. Scène III [1]

Depuis le Big-Bang, la nature reste d'une extrême violence même s'il elle fut plus ou moins bien contenue par l'homme en dehors des tremblements de terre, des éruptions volcaniques, des ouragans et des tsunamis. Les animaux mettent d'instinct une limite à leur violence ne s'entretenant pas dans une même espèce. En revanche, les humains n'ont pas ces freins ! Il est donc toujours aussi décourageant de revivre quotidiennement ici et maintenant la violence humaine du passé. Comme si cette répétition depuis la nuit des temps, de génération en génération, ne pouvait qu'éternellement perdurer. Comme si chaque génération voulait participer au massacre, toujours plus contemporain aujourd'hui qu'hier mais moins que demain car technologiquement plus sophistiqué. Il est déjà loin, le temps du Zyklon, de la Kalachnikov et celui de l'odeur du Napalm d'Apocalypse Now, le film de Francis Coppola ! Il est déjà très loin celui de Shakespeare nous racontant ce que fut notre lointain passé dans les tragédies de son théâtre historique. Quant à celui de René Girard, ethnologue et philosophe disparu en 2015, il nous fut contemporain. Nous essaierons à travers le théâtre shakespearien mais aussi la tragédie grecque, de retrouver les mécanismes du désir et de la violence mimétique qu'il mit en lumière dans leur rapport au sacré.

### William Shakespeare... 1564-1616

Dans ses tragédies, il y reprend toutes les horreurs de la monarchie anglaise, ses excès, ses violences, ses folies, ses haines, ses meurtres à la chaîne. Avec la langue du peuple et pour le peuple, il traîne dans la boue et le sang, les rois, les nobles, les couvents, tous vautrés dans l'appât du gain, la cruauté, la perversité, le sexe, les orgies, le mensonge, la trahison, la vulgarité, la grossièreté... Et tout cela, Shakespeare put le raconter avec le soutien public de la Reine Élisabeth I (1533-1606) dont la vie fut shakespearienne ! Élisabeth, fille du Roi Henry VIII et d'Ann de Boleyn, décapitée trois ans après sa naissance, finit par devenir en 1558, à l'âge de 25 ans, reine d'Angleterre. Mais quel parcours du combattant ce fut ! Entre Édouard, son demi-frère qui l'écarta, elle et sa demi-sœur Marie, de la succession au trône à son profit puis à sa mort au profit de Jeanne Grey, une cousine qui fut décapitée elle aussi quand Marie finit par devenir reine. Entre Catherine Parr, sa belle mère, sixième et dernière épouse d'Henry VIII et son ambitieux et intrigant second mari, Thomas Seymour, décapité lui aussi. Entre Marie, sa demi-sœur catholique, devenue reine en rétablissant le catholicisme dans un climat de violence exacerbé par le



massacre de 280 opposants protestants sur le bûcher. Entre son emprisonnement pendant une année à la Tour de Londres pour avoir pactisé avec le protestantisme et d'autres complots, découverts à marée basse ! En succédant à Marie Tudor, l'imbuvable *Bloody Mary*, la *Reine Vierge*, n'eut pas d'autre souhait que de faire naître une ère nouvelle de la monarchie tout en se créant une popularité durable à travers toute cette catharsis [2].

### Troïlus et Cressida...

Shakespeare écrit *Troïlus et Cressida* en 1602, Élisabeth I est reine depuis quatre ans. Cette pièce se situe chronologiquement après *Romeo et Juliette*, *Beaucoup de bruit pour rien*, *Othello*, *Hamlet*, *Jules César*, *Coriolan* et *le Roi Lear* et avant *Antoine et Cléopâtre* et *La Tempête*. Un peu moins d'un siècle plus tard, Purcell ajoutera à ce théâtre de Shakespeare sa géniale musique et cinq siècles plus tard, Thomas Jolly plongera *Henry VI* dans cette musique prémonitoire qu'est le Hard Rock.

Pièce moins connue voire peu connue, *Troïlus et Cressida*, reste d'une importance considérable dans la vision shakespearienne de la violence et du sacré. Dans cette double tragédie, amoureuse et politique, Troïlus, jeune et vigoureux guerrier troyen, est amoureux de la princesse Cressida, aussi belle que délurée, parfait écho sur scène de la belle Hélène, celle par qui tous les malheurs sont arrivés. Son oncle, aussi politique qu'entremetteur, pousse sa nièce dans les bras et le lit de Troïlus. Mais le père de Cressida, passé à l'ennemi grec, souhaite lui, revoir et vivre avec sa fille. Un échange avec les Grecs le permettra. Cressida quitte la couche de son amant, en larmes et en lui jurant fidélité. Fidélité qui ne durera pas 24 heures, dès la frontière du camp franchie. Dès lors, la tragédie politique vient s'entremêler à cette situation dès la scène III de l'acte I.

### Un prince d'Ithaque ne devrait pas dire ça !

Ulysse, prince d'Ithaque, interrogé par le roi Agamemnon, sur la gravité de la situation de l'armée grecque encalminée au pied de Troie, pense que « celle-ci est certes encore debout mais qu'elle serait à heure actuelle anéantie s'il n'y avait eu, chez eux, Hector et sa vaillance, mais surtout s'il n'y avait point eu dans le camp grec, enlisé dans l'inaction, de nombreuses autres raisons. Les prescriptions de la discipline ont, en effet, été négligées. Ainsi, dans le camp grec se dressent autant de tentes dans la plaine, que de factions dressées les unes contre les autres. Lorsque le chef n'est pas comme la ruche que toutes les abeilles butineuses rallient, quel miel peut-on en attendre ? Si l'on ne tient pas compte de la hiérarchie, le plus vil est de même rang que le chef. Pourtant, même les cieus, les planètes, notre terre, sont soumis à des lois régulières, de degré, de priorité, de place, de persistance, de direction, de proportion, de saison, de forme, d'emploi et d'usage. Même le soleil, dans sa noble éminence parmi les sphères, corrige de son œil salutaire tous les mauvais aspects des planètes et s'impose souverainement, tels les ordres d'un roi, aux bons comme aux méchants. Mais lorsque les planètes errent, désordonnées, dans une confusion néfaste, quelles révoltes, quelles fureurs de la mer, quels tremblements de terre, quelles tornades, quels changements, quelles terreurs et quelles horreurs dévient, rompant, déchirant et déracinant, jusques en leurs fondements, l'unité et le calme harmonieux des États ».

« Lorsque la hiérarchie, l'échelle de tous les plus grands desseins, est ébranlée, l'entreprise est bien malade. Comment les communautés, les diverses classes des écoles, les confréries des villes, le paisible commerce entre rivages séparés, les droits d'aïnesse et de naissance, les couronnes, les spectres, les lauriers, garderaient-ils, sans cette hiérarchie, leur place authentique ? Ôtez la hiérarchie, faussez cette corde, et écoutez la dissonance qui en résulte ! Tout se heurte dans le plus complet désaccord ; les eaux, naguère contenues, gonflent leur sein au-dessus de leurs rives et inondent les terres entières de notre globe, la violence écrase la vieillesse et le fils brutal frappe son père à mort. La force devient la justice. Le juste et l'injuste, le licite et l'illicite, régis dans leur éternel combat par la justice y perdent leur nom ainsi que pareillement la justice. Tout alors se réduit au pouvoir, le pouvoir au désir, le désir à l'appétit et l'appétit au loup universel, loup qui doublement secondé par le plaisir et le pouvoir, ne manque pas de faire de tout, sa proie universelle pour enfin se dévorer lui-même ».

« Quand la hiérarchie étouffée suffoque, voilà grand Agamemnon, le chaos qui en résulte. C'est cette négligence de la hiérarchie qui recule d'un pas alors que son dessein est d'avancer. Le général est méprisé par celui qui est un degré plus bas, celui-là par le suivant, le suivant par son inférieur. C'est ainsi que tous les rangs, prenant exemple sur l'allure du premier qui fait fi de son supérieur, contractent une fièvre qui maintient Troie debout. Pour finir une longue histoire, Troie subsiste par notre faiblesse, non par sa force » [1].



## René Girard... 1923-2015

### Le désir mimétique...

« Dans tous les désirs que nous avons observés, il n'y avait pas seulement un objet et un sujet, il y avait un troisième terme, le rival, auquel on pourrait essayer, pour une fois, de donner la primauté [...] Le sujet désire l'objet parce que le rival lui-même le désire. En désirant un tel objet, le rival le désigne au sujet comme désirable. Le rival est le modèle du sujet, non pas tant sur le plan superficiel des façons d'être, des idées, etc., que sur le plan le plus essentiel du désir [...] Une fois que ses besoins primordiaux sont satisfaits, et parfois même avant, l'homme désire intensément, mais il ne sait pas exactement quoi, car c'est l'être qu'il désire, un être dont il se sent privé et dont quelqu'un d'autre lui paraît pourvu. Le sujet attend de cet autre qu'il lui dise ce qu'il faut désirer, pour acquérir cet être. Si le modèle, déjà doté, semble-t-il, d'un être supérieur désire quelque chose, il ne peut s'agir que d'un objet capable de conférer une plénitude d'être encore plus totale. Ce n'est pas par des paroles, c'est par son propre désir que le modèle désigne au sujet l'objet suprêmement désirable. Nous revenons à une idée ancienne mais dont les implications sont peut-être méconnues ; le désir est essentiellement mimétique ; il se calque sur un désir modèle ; il élit le même objet que ce modèle » [3].

### Le désir et la violence mimétique...

René Girard a retrouvé dans le théâtre shakespearien, la tragédie grecque ainsi que dans ses travaux d'ethnologie, les mécanismes du désir mimétique (du grec μίμῃσις...l'imitation), de la violence mimétique et du rôle du rituel du sacrifice comme canalisateur et substitué à la fois de la raison politique et de la violence générale. Il a pu ainsi préciser que la plupart des sociétés anciennes vivaient dans la terreur de l'identité mimétique. À Rome, l'exemple des jumeaux reste hautement significatif de cette identité créatrice d'un désir mimétique générateur de rivalité, de violence contagieuse pouvant se répandre sans limite dans la cité parce que mimétique. Les Romains pensaient donc très logiquement que la mère de jumeaux avait violé quelques interdits et probablement commis l'adultère. Les jumeaux étaient donc déposés pour la nuit sur la terrasse des habitations et s'ils n'avaient pas été dévorés le matin suivant à l'aube... Pour s'opposer à la destruction de ces systèmes de différences sociales, toutes ces sociétés ont construit des pouvoirs politiques, religieux bloquant cette dissémination de la violence par la désignation d'un bouc émissaire dont le sacrifice réel ou symbolique attire à lui toute la violence potentielle dans le but de recréer des différences, une hiérarchie, un ordre et la stabilité de la société.

La différence est le principe fondamental de tout ordre naturel et/ou culturel permettant à chacun de se situer au sein des autres et d'échanger avec eux. Mais dans la tragédie grecque et les croyances religieuses primitives, ce n'est pas la différence qui est cause de confusion violente mais sa perte. Rien ni personne n'est épargné. Il n'y a plus de projet de société cohérent ni d'activité rationnelle. Les associations entrent en crise et disparaissent. Les valeurs morales et matérielles comme celles des diplômes tombent en déliquescence. À ce stade de la disparition des différences, Ulysse-Shakespeare nous annonce l'avènement de la loi du plus fort et la fin de la justice humaine. Si l'équilibre c'est la violence, il faut bien que la non-violence relative, assurée par la justice humaine, se définisse comme une différence entre le « bien et le mal » analogue à la différence du « pur et de l'impur » du sacrifice. La Justice prend racine dans l'ordre de la différence et meurt avec elle si celle-ci vient à disparaître. Partout où s'installe l'équilibre interminable du conflit tragique, le langage du juste et de l'injuste fait défaut car il n'est plus compréhensible. Mais les sociétés primitives semblent être en voie d'extinction et il semble en être de même des crises sacrificielles qui, avec la modernité, deviennent métaphoriques.

Mais la violence de la vendetta qui est restée longtemps sans fin, le reste encore car l'assassinat d'un membre d'une collectivité, doit être et ne peut être vengé que par un autre meurtre. Cette violence menace potentiellement toute société d'anéantissement. C'est le rite du sacrifice qui leur a permis de survivre en détournant la violence commune sur une victime qui devenait sacrée, que l'on vénérât même ensuite puisqu'elle avait permis à la communauté de retrouver la paix au moyen d'un meurtre, qui lui, ne serait pas vengé. Ce rite s'apparente à celui du bouc émissaire qui était cet animal que les Juifs chassaient au désert après l'avoir chargé de tous leurs péchés. Dès que cet animal était égorgé sur l'autel, le sens caché restait le même. Par la suite, les sacrifices rituels sont tombés en désuétude, enfin presque, car on remettait à l'institution judiciaire le soin de venger le crime. Pour être et rester efficace, le sens réel du rite doit rester caché à l'esprit de ceux même qui l'utilisent. Il sert autant à masquer la violence du groupe à ses propres yeux qu'à le neutraliser.

La métaphore musicale de l'instrument dont on fausse une corde et dont on doit écouter la dissonance qui en résulte, amène René Girard à songer au concept moderne de *Structure*. Tant que les différences entre les notes sont préservées, la mélodie reste reconnaissable, indépendamment de la façon dont on



la joue, des instruments sur lesquels on la joue, ou de la clef utilisée ou des répétitions en miroir ou non, des variations, des amplifications. René Girard pensait peut-être à la musique de Jean Sébastien Bach ! Mais, ajoutait-il, quand une structure perd son sens, les substitutions s'accélèrent et c'est là, le début de l'anarchie cacophonique avant la déstructuration totale. Tant qu'il est maillon d'une chaîne, l'ordre humain a un caractère fondamentalement immuable tout en étant éminemment périssable dès qu'il le quitte. Cette perte jette les hommes dans un affrontement perpétuel les privant de toute identité et même des mots du langage. Shakespeare ne parle plus alors d'adversaire mais de *different things*, des choses qui ne cessent de s'entrechoquer les unes les autres, au hasard avec « une obstination stupide, telle une cargaison désarrimée sur un pont de navire ballotté dans la tempête ». Toutes les formes, naguère bien différenciées, ne sont plus que des *doubles* que la violence a détruit et que « mille antagonistes se sont disputés » alors que les enjeux de leurs désirs convergents, n'avaient plus aucune signification, parce que mimétiques.

### Le Degree...

Le *Degree* anglais né du *gradus* latin, désignait entre autres le barreau d'une échelle ou la marche d'un escalier, mais aussi dans un sens plus général, une différence et une hiérarchie. Ainsi, le *Degree* était l'éternel écart entre justice et injustice, entre permis et interdit et ce dans un but : celui de les empêcher de se confondre. Pour René Girard, Shakespeare veut suggérer que dans une culture donnée, toutes les différences singulières comme celles par exemple des grades universitaires anglais appelés *Degrees* ont, dans leur grande diversité, quelque chose en commun à savoir la préservation de l'ordre différentiel sur lequel reposent non seulement la stabilité mais encore l'existence même des systèmes culturels.

La désintégration du *Degree* n'a pas sa source dans les différences intellectuelles ou religieuses ni dans des justifications rationnelles ou éthiques mais dans un déferlement de rivalité mimétique si massif qu'il ressemble à s'y méprendre aux épidémies de peste. « Ces deux pestes, sociale et infectieuse, ne se laissent pas distinguer car elles sont elles-mêmes indifférenciées. Le principe différentiel a beau avoir pour fonction de refouler la rivalité mimétique, il succombe parfois aux attaques violentes et virulentes du mal qu'il était censé prévenir ». La rivalité mimétique est la « pâle et livide imitation dévorant insidieusement tout ce qu'elle touche... Au début, elle semble accroître la valeur des objets convoités et sa fièvre envieuse est consomptive et finit par tout anéantir, y compris les antagonistes eux-mêmes après les objets qu'ils se disputent. Un peu d'imagination dynamise l'esprit humain ; une trop forte dose le détruit » [3].

Avec le *Degree*, l'ordre culturel transcende le réel mais d'une façon le rendant vulnérable aux conflits humains. Ce principe du *Degree* n'a d'autre réalité que le respect qu'il inspire. Si au sommet, le respect se transforme en irrespect, la contagion est inévitable et le *Degree* ne tarde pas à se dissoudre dans un processus conflictuel. Le *Degree* est plus que la source de toute signification stable, plus qu'un mécanisme de différenciation : c'est aussi le principe de l'unité entre les hommes, quand ils se rapprochent trop les uns des autres, que se passe-t-il ? Il se passe... tout ce que Ulysse vient d'évoquer dans son discours à Agamemnon. En l'absence de *Degree*, il y a prolifération des rivalités. En sa présence, les rivalités ne sont jamais effacées mais elles ont moins destructrices. Comment cela se fait-il ? Faut-il en déduire que le *Degree* maintient le désir dans un état non mimétique et spontané ? Shakespeare prend l'exemple de l'armée où l'imitation est bonne aussi longtemps qu'elle respecte la séparation des grades et le caractère distinctif de l'espace hiérarchique. Tant que modèles et imitateurs vivent dans des mondes séparés, ils ne peuvent pas devenir rivaux, ils ne peuvent pas jeter leur dévolu sur les mêmes objets. A compter du moment où les deux mondes coïncident ou même se chevauchent, il leur devient possible de désirer les mêmes objets et alors les rivalités mimétiques deviennent inévitables.

L'échelle des *Degrees* n'est pas faite pour qu'on y grimpe. Chaque échelon est comme un petit monde séparé à l'intérieur du grand. Il n'est jamais difficile de descendre mais dans le sens ascensionnel, la communication est plus ou moins bloquée. Les occupants des échelons les plus bas regardent vers le haut et prennent toujours leurs supérieurs pour modèles mais de façon idéale. Comme ils ne peuvent choisir les objets réels de leurs désirs qu'à l'intérieur de leur propre monde, toute rivalité est impossible. Les imitateurs aimeraient mieux choisir les objets de leurs modèles que les leurs propres, mais le *Degree* les en empêche. Tant que le principe est vivant, c'est-à-dire que tout le monde le respecte, passer outre à ses règles « semble impossible et même impensable ». Dans le sens de la descente, les interdictions sont moins strictes, voire inexistantes. Les échelons supérieurs aussi bien que les inférieurs désirent conformément aux idées qu'on leur inculque et les inférieurs paraissent moins enviables que les supérieurs ! De ce fait, les modèles ne sont jamais tentés de devenir les imitateurs de ceux qui les imitent et par conséquent leurs rivaux. Les intervalles mis en place par le principe du *Degree* font barrage non pas au désir mimétique qu'ils peuvent même stimuler mais à ses conséquences conflictuelles. Le lieu le plus vulnérable est le sommet et tout système structuré tend à se désintégrer par le haut : « le poisson pourrit par la tête » comme nous le rappelle René Girard [3].



Un *Degree* en bonne santé se traduit par beaucoup de médiation externe et très peu de médiation interne ou voire, au mieux, pas du tout. A mesure que le *Degree* perd de sa force, les médiations se rapprochent et s'intériorisent produisant de plus en plus de concurrence mimétique, accélérant de ce fait la désintégration culturelle dont la première atteinte a donné « le branle à la rivalité ». La débâcle des institutions traditionnelles réduit à néant leur aptitude à canaliser le désir dans des directions non concurrentielles. Elle ouvre la voie au type de conflit que Shakespeare et les grands tragiques grecs n'ont cessé de dépeindre.

### **Le fondement des mythes et des religions primitives se trouve dans la violence car les rapports humains sont en permanence sujets au conflit...**

Pour René Girard, les individus, sinon tous, sont persuadés d'être uniques par l'objet de leur « désir ». Que ce désir porte sur une personne comme le chevalier Amadis pour le Don Quichotte de Cervantès ou que ce désir se porte sur un idéal ou sur un type de vie, sur un objet, une médaille, un ruban, sur une valeur : le courage par exemple. Pour Don Quichotte imitant un modèle, loin de lui par le rang et l'époque, René Girard parle de « médiation externe ». Il évoque la « médiation interne », quand le modèle, proche de celui qui l'imité, se trouve être pour lui un obstacle autant qu'un modèle, modèle autant détesté que servilement imité et adoré. Cette conception du désir mimétique met au premier plan non pas les qualités de l'objet désiré mais le rapport à l'autre, celui qui a signalé cet objet et l'a rendu désirable. Conception qui agit comme la révélation de la servitude du désir avec ce qu'elle entraîne de dépendance [4].

Quand on réfléchit aux phénomènes actuels de l'imitation, on songe immédiatement au look et gestes des chanteurs de la pop, des acteurs et actrices de cinéma, des sportifs et leur « bibliothèque tatouée, corps entier » ! La conséquence de cette imitation dans la vie sociale semble se réduire à la reproduction de masse d'un nombre limité de modèles certes en constant renouvellement avec un seul résultat, le grégairisme dans un conformisme aussi insipide que ridicule. Si l'imitation est présente dans le désir, si elle contamine notre envie d'acquiescer, de posséder, alors cette façon de voir, sans être toujours fautive, n'en est pas moins à côté de l'essentiel. L'imitation et le désir mimétique rapprochent les gens tout en les séparant.

Le monde moderne aspire à l'égalité entre les humains et tend à voir dans les différences inter- humaines des obstacles à leur harmonie. Cette vision moderne peut fausser celle des conflits reposant encore ou non sur des croyances religieuses primitives. Quand ces différences sont oubliées ou escamotées, elles peuvent passer pour la cause des rivalités en leur fournissant un enjeu. La tirade d'Ulysse à Agamemnon, dans le *Troilus et Cressida*, nous avait précédemment rappelé, avec une acuité toute shakespearienne, les mécanismes de l'effacement de ces différences, de ces *Degrees* à l'aune des religions primitives, tout en restant d'une actualité brûlante !

Les rapports humains sont en permanence sujets au conflit que ce soit l'amitié, l'amour, le travail, le voisinage, la cohésion des groupes et de la société, etc. et de ce fait, sont toujours menacés par l'identité des désirs. Les êtres humains, ensemble, ont tendance à désirer les mêmes choses, non pas en raison de leur rareté mais parce que la *mimésis* ou l'imitation, porte aussi sur les désirs qui sont toujours « désir d'être ». Ils cherchent à « être » et à se construire « un moi autonome » presque toujours recouvert par ce désir mimétique fondé sur le désir de son semblable. Ainsi, les possibilités « d'un moi autonome » débouchent sur un « faux individualisme » dont l'appétit de différence a, au contraire, un effet niveleur. Cet « individualisme exacerbé » d'un « évangile moderne » qu'amplifie la vieille et trompeuse promesse faite aux hommes d'être autonomes voir de prendre la place de Dieu. Ainsi, « chacun se croit seul en enfer et c'est cela l'enfer » comme le formule René Girard en contrepoint de « l'enfer c'est les autres » de Jean-Paul Sartre. Ce principe du conflit dans les rapports humains ne pourra jamais se résoudre rationnellement car l'affrontement des « frères ennemis et des semblables » est généré par le fait qu'ils sont « ennemis parce qu'avant tout, semblables ». De l'intérieur, il n'y a que des différences mais du dehors, il n'y a que de l'identité. Pour les groupes, et le microcosme politique en est l'exemple le plus significatif, les antagonismes peuvent y devenir ceux du voisin par mimétisme dans des alliances destructrices ! René Girard pense que nous reportons sur les hommes politiques la haine que nous éprouvons pour nos ennemis privés sans oser les satisfaire contre ceux-ci. C'est ainsi qu'apparaissent pour lui, les boucs émissaires. On « ne préfère pas » penser que le bouc émissaire est le coupable, on « pense vraiment » qu'il est coupable. Le mimétisme pousse naturellement les citoyens à penser ainsi car la mise à mort symbolique de cette victime émissaire ferait qu'il n'y aurait plus « d'ennemi ni de vengeance » [4].



Mais en réalité, la violence nous guette, nous cerne de toute part, d'autant plus menaçante qu'elle surgit à l'horizon de l'oubli de plus de deux siècles pendant lesquels l'Occident s'est cru être « l'exterminateur de la violence » en la rejetant dans les temps moyenâgeux et dans les espaces lointains sauvages et primitifs. Le fondement des mythes, des religions primitives se trouve dans la violence. Il a existé, il existe et il existera mille formes de violence et de ses imitations religieuses. Même si on ne peut jamais observer directement ces dernières, René Girard affirme l'existence réelle de cet élément fondateur. On doit, ajoute-t-il, le considérer à la fois comme le passage du non-humain à l'humain et comme sa conséquence avec l'apparition des sociétés humaines. La méconnaissance de cette violence fondatrice ne doit pas apparaître, car elle est indispensable à toute structuration religieuse et post-religieuse. Nées de la violence, les religions le furent, le sont et le seront encore...

En clair, cette théorie de la victime émissaire est la première à justifier à la fois le rôle primordial du religieux et notre ignorance de ce rôle. Pour lui, un certain nombre de rapprochements entre les mythes et les rituels, à la lumière de la tragédie grecque, prouve la thèse de la victime émissaire. Bien que cette violence fondatrice soit invisible, on peut toujours la déduire logiquement des mythes et des rituels. Ceux-ci, dans bien des cas, s'efforcent d'attirer notre attention sur le facteur *hasard* dans le choix de la victime. René Girard nous apprend en effet que certaines civilisations faisaient appel au jeu de ballon, d'autres au jeu de toupie, d'autres encore au lancer de dés par-dessus le cadavre d'un des leurs reposant entre les deux rangées des camps rivaux. Le sacré, représenté par le défunt, était censé décider du résultat de ces lancers de dés. Chacun des gagnants recevait en partage un des animaux domestiques du défunt. La bête aussitôt abattue était cuite et consommée dans un repas commun. A travers ces rites, le sacré enveloppait le jeu et non l'inverse. Comme tout passage, celui de la mort est violent et le risque de querelles entre les survivants était grand. Aussi, pour surmonter la menace d'une contagion mortifère, il leur fallait recourir aux enseignements transmis à la communauté par le sacré lui-même et celui, en particulier du rôle du *hasard*, dans la décision libératrice. Quand la violence se déchaîne, c'est le *hasard* qui finit par régler le conflit. Le choix de la victime n'était plus confié aux hommes mais à une violence qui ne faisait qu'un avec le *hasard sacré*. Le hasard était ainsi devenu une nécessité, ce que Démocrite avait déjà pensé, dès le IV<sup>e</sup> siècle avant JC, avec « tout ce qui existe dans l'univers est le fruit du hasard et de la nécessité ». Le rite entendait ainsi forcer la main du sacré en l'obligeant à se prononcer sans plus attendre à l'aide des dés, du tirage au sort, de la courte paille... pour sauver la communauté. De tout cela, il nous reste... la violence et le tirage de la galette des Rois ! [3, 4]

### Réconciliez-vous ou détruisez-vous les uns et les autres...

René Girard a posé aussi sur ces mots, la question du sacré, du devenir des religions primitives en général et de la religion en particulier, de la libération à l'égard de la violence et de la diversité des cultures. Si le désir mimétique est fondé sur le conflit douloureux des consciences, René Girard pense pouvoir reconstituer l'unité en rappelant qu'entre une médiation interne et une médiation externe, vues de l'extérieur du temps et de l'espace, il n'y a qu'une différence de « degré » sans opposition réelle.

Peut-être nous reste-t-il, dans cette quête du sacré, si nous le souhaitons, à retrouver les mécanismes anciens des crises mimétiques et ce qu'elles nous cachent depuis l'effraction d'un autre monde pour les premiers hommes de l'humanité qui, face au premier cadavre, prirent conscience d'être devant un corps vivant devenu une chose morte qui n'était plus « esprit ». Avec l'inhumation, leur monde a été séparé en deux. Un monde « profane », celui du travail en quête de leur subsistance et un monde « sacré » qui échappait à leur contrôle tout en les fascinant car à la fois attirant mais dangereux. Émile Durkheim, cité par René Girard, avait précisé dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse* [5] que ces deux pôles de la vie religieuse se sont articulés sur la séparation d'un « sacré... faste » et d'un « sacré... néfaste ». De cette séparation est née une ambiguïté du fait qu'un même objet pouvait passer de l'un à l'autre sans changer de nature. Avec du pur, on faisait de l'impur et réciproquement. On peut ainsi rendre compte de l'air de parenté que ces deux formes du sacré présentent en dépit des contrastes qui les opposent. Mais d'où vient que les puissances du mal ont l'intensité et la contagiosité des forces du bien ? Comment se fait-il que ces puissances du mal aient, elles aussi, une origine religieuse ?

À partir de là, hantés par la mort, il leur a fallu se protéger de ce côté dangereux du sacré en multipliant les interdits. Il y a des interdits religieux qui ont pour but de séparer, les uns des autres, des choses sacrées et d'espèces différentes. Ainsi, le mort qui est sacré ne doit être en contact qu'avec des objets ressortissant de sa fratrie. Mais les plus importants sont ceux destinés à prévenir toutes communications entre le sacré pur et le sacré impur, entre le sacré faste et le sacré néfaste. Tous ces interdits ont une commune caractéristique : ils viennent, non de ce qu'il y a des choses sacrées et d'autres qui ne le sont pas, mais aussi qu'entre les choses sacrées, il existe des rapports d'incompatibilité. Mais il existe un autre système d'interdictions religieuses beaucoup plus étendu et plus important, celui qui sépare, non des espèces différentes de choses sacrées, mais tout ce qui est sacré d'avec tout ce qui est profane. Le fidèle ne doit jamais s'en départir au sein des interdits de contacts, de nourriture, de parole, de vêtements.



Il y a dans la pensée de Girard deux aspects dont un relatif à ce qu'écrit Durkheim...

Pour Durkheim, devenu rationaliste au contact du positiviste Arthur Comte, « les catégories fondamentales de la pensée et par conséquent de la science ont leurs origines dans la religion. Les règles de la morale et du droit ont été induites des prescriptions rituelles. On peut donc dire que les grandes institutions sociales sont nées de la religion. Si la religion a engendré tout ce qu'il y a d'essentiel dans la société, c'est que l'idée de société est l'âme de la religion [...] Durkheim voit de plus dans la religion quelque chose d'éternel « destiné à survivre à tous les symboles particuliers dans lesquels la pensée religieuse s'est successivement développée. Ce noyau irréductible, cette chose éternelle qui est le « sacré » a « pour objet d'élever l'homme au-dessus de lui-même et de lui faire vivre une vie supérieure à celle qu'il mènerait s'il obéissait uniquement à sa spontanéité individuelle : les croyances expriment cette vie en termes de représentations ; les rites l'organisent et en règlent le fonctionnement » [5]. Mais la et les religions disent toutes voir un ennemi, la science, et plus particulièrement quand elle traite scientifiquement les phénomènes religieux et moraux. Il est certes reproché à la science de nier l'existence des religions mais elles existent. Étant un système de faits donnés, la religion est donc une réalité que la science ne peut nier. Mais ce que la science conteste à la religion, c'est le droit de dogmatiser et de s'arroger, de façon péremptoire, cette espèce de compétence spéciale sur la connaissance de la nature des choses du monde et de celle de l'homme. Les religions ne sont pas « Une » mais « Multiples », dès lors, ne sont pas loin et le désir mimétique et la violence sous le regard d'un Saint Barthélémy en pleurs ! On comprend aussi que ce qui a été fait au nom de la religion ne saurait avoir été fait en vain car nécessaire à la société humaine qui en a recueilli les fruits... » Mais quelle est au juste la société dont on fait le substrat de la religion?

Est-ce la société réelle, telle qu'elle existe et fonctionne sous nos yeux, avec son organisation morale, juridique, qu'elle s'est laborieusement façonnée au cours de l'histoire ? Mais elle est pleine de tares et d'imperfections. Le mal y côtoie le bien, l'injustice y règne souvent en maîtresse, la vérité y est à chaque instant obscurcie par l'erreur. Comment un être aussi grossièrement constitué pourrait inspirer les sentiments d'amour, l'enthousiasme ardent, l'esprit d'abnégation que toutes les religions réclament de leurs fidèles ? Ces êtres parfaits que sont les Dieux ne peuvent avoir emprunté leurs traits à une réalité aussi médiocre et parfois même aussi basse »...

« S'agit-il, au contraire, de la société parfaite, où la justice et la vérité seraient souveraines, d'où le mal, sous toutes ses formes, serait extirpé ? C'est à la réaliser que tendent les religions. Seulement, cette société-là n'est pas une donnée empirique, définie et observable, c'est une chimère, un rêve dont les hommes ont bercé leur misère mais qu'ils n'ont jamais vécu dans la réalité car cette société parfaite est une chimère » [5]. Jacques Brel synthétisera ultérieurement le tout dans *Ça va le diable !*

**En conclusion, à l'horizon d'une éventuelle libération de la servitude à l'égard du désir, brille l'utopie d'un monde délivré de ce désir mimétique et de la rivalité qu'il engendre pour libérer le sens du sacré, enfoui au plus profond de chacun d'entre nous et devenant inconsciemment le véritable moteur des rassemblements géants et des récentes marches « blanches ou silencieuses ». Mais en miroir, l'humanité refuse d'admettre ce qui pourtant éclate quotidiennement aux yeux des lecteurs de la presse écrite et des spectateurs de la presse audiovisuelle. Chaque nation trouve toujours une autre nation sur qui rejeter sa propre violence sur de nouveaux bouc(s) émissaires : individus et/ou peuples, ethnies et/ou religions..... C'est parce que les autres sont violents que chacune d'entre elles, accumule des armements de plus en plus meurtriers avec l'arme atomique pour les uns, les voitures béliers dans des foules d'innocents pour les autres. Grâce à cet équilibre de la terreur, il serait enfin possible de vivre sans conflit ! Dans ce cas, il nous reste l'alternative du divertissement pascalien nous rappelant qu'en « dansant, on cesse d'y penser », sans oublier toutefois que Pascal parlait de la mort et nous avait aussi suggéré son Pari, mécanisme et enjeux, clefs en mains !**



*La décollation de Saint Jean Baptiste. Érasme Quellin.1645. Détail. Musée de Cassel. Exposition 2014.  
© jeanmarieandre.com*

## Références

1. William Shakespeare. Les Tragédies. La Guilde du Livre-Lausanne. 1960. P 27-132.
2. Bill Bryson. Shakespeare. Anti-biographie. Petite Biblio Payot. 2012. N° 212.
3. René Girard. La violence et le sacré. Grasset.1972, Collection Pluriel.
4. René Girard. Shakespeare. Les feux de l'envie. Grasset. 1990. p. 151-207.
5. Émile Durkheim. Les Formes élémentaires de la vie religieuse. CNRS Éditions. p.580. p.580-589 ; p. 591 p.603.